

# Basilic

GAZETTE DE L'ASSOCIATION DES AMIS DE L'AMOURIER

« Comprendre et aimer »<sup>1</sup>

Parmi tous les mots possibles pour dire, commenter et prolonger l'œuvre de Fanon, je n'aurais jamais pensé que celui-ci revienne avec une telle insistance au cours des journées que nous lui avons consacrées. Amour. Non pas en place de ceux auxquels on s'attendait : lutte, révolte, et de leur corollaire inévitable – la question de la violence. Mais comme en toile de fond, ou plutôt : comme horizon qui seul viendrait fonder et orienter cette lutte, ce combat, cette violence.



Édito par **Michel Séonnet**  
Président de l'Association des Amis de l'Amourier

Ainsi, dans le film-documentaire de Hassane Mezine *Fanon hier, aujourd'hui* que nous avons projeté, Cornel West, philosophe et activiste new-yorkais, n'hésite pas à déclarer : L'amour que Frantz Fanon porte aux hommes est un amour qui dit : *Écoute, je ne veux pas seulement désaliéner les gens, décoloniser, je suis un humaniste, je veux une nouvelle humanité, je veux une nouvelle conception de ce que veut dire être humain... Frantz Fanon n'était pas un professionnel raffiné et élégant, mais plutôt un guerrier de l'amour.* Guerrier de l'amour ! Je ne sais si cet oxymore fait écho au *guerrier silex* par

lequel Aimé Césaire désignait Fanon. Mais il indique en tout cas en quoi l'horizon de la lutte anticolonialiste revendiqué par Fanon n'est rien d'autre que la restitution de l'homme dans son humanité. Une humanité que le colonialisme a corrompue, intoxiquée, tant dans le corps du colonisé que dans celui du colonisateur. Une toxicité qui perdure et qui continue à contaminer les relations humaines aussi bien dans les pays autrefois colonisés que dans ceux qui étaient autrefois leurs maîtres. Ici, comme ailleurs, les relations inter-raciales sont corrompues par des images, des référents, des conditions, qui dénie l'homme en l'homme en lui assignant des positions.

Reconstituer une humanité dégradée, voilà l'enjeu de Fanon et de ceux qui s'en inspirent. Et c'est par amour pour cette humanité, par amour pour ce qu'il y a d'humanité dans l'autre, Noir, Blanc, Arabe, etc. que la lutte dans laquelle s'est engagé Fanon reste notre actualité la plus brûlante. La répétition de ce mot d'amour m'a renvoyé à un autre grand lutteur, un « grand nègre haïtien » qui lui aussi, comme Fanon, participa au congrès des écrivains noirs à Paris en 1956 : l'écrivain Jacques-Stephen Alexis. Il mourut en 1961, la même année que Fanon, dans la même jeunesse, assassiné par les macoutes de Duvalier. À l'aurore de l'année 1957, c'est au nom

P. 1 - Éditorial de Michel Séonnet

P. 2 - Poèmes inédits offerts par Daniel Biga et Florence Pazzottu

P. 3 & 4 - Entretien Alain Freixe/Werner Lambersy et note de lecture par Françoise Oriot

P. 5 - Note de lecture par Alain Freixe *Primitifs en position d'entraver* de Tieri Briet

P. 6 & 7 - Compte-rendu des VOIX D'HIVER "autour de Frantz Fanon"

P. 8 - Appel à adhésion 2019  
- Nouveau tirage de tête et livres d'artiste

de « la belle amour humaine » qu'il présentait ses vœux dans *Les Lettres françaises* :

*Heureuse année à mon ami l'Homme !*

*À l'adresse de mes amis, de mes camarades de tous les horizons, de tous les compagnons du spirituel et de tous les hommes de bonne volonté, je me permets de formuler ce triple vœu d'un fils d'une race et d'un pays qui ont beaucoup souffert et beaucoup lutté :*

*Par un humanisme plus profond et plus quotidien, par une meilleure harmonisation des facultés humaines, par une optique plus juste et plus morale de l'homme et de la vie, que 1957 soit un rayonnement de lumière, de sourire, d'amour, de liberté, de douceur et de paix sur le plus beau visage que nous connaissions dans l'univers, le visage de l'homme.*

*1957 peut être une grande année de la Belle Amour Humaine.*

2019 peut-elle l'être pour nous alors que tout semble devoir nous condamner à l'asphyxie ?

Il me plaît, dans ces circonstances, que pour ce numéro du *Basilic* nous ayons tiré du fonds des éditions L'Amourier le beau livre de Tieri Briet *Primitifs en position d'entraver*. Car si Tieri Briet s'est fait discret sur le plan éditorial, son écriture, elle, n'a cessé de témoigner (sur Facebook) de son attachement viscéral à cette *belle amour humaine*. De l'Albanie à la Catalogne, c'est toujours dans la compagnie des marges qu'il trace sa vie. Dans un de ses derniers post, il rapporte, en y adhérant, ces propos de Michel Butel, dans *L'Autre Journal*, en 1991 : *Ici, dans ce journal, nous revenons sans nous laisser vers les visages disparus, vers les travaux anciens, vers les actions passées, nous sommes les descendants qui ne s'affranchissent d'aucun legs, nous habitons la maison commune.* »

La *belle amour humaine* n'est-ce pas l'unique manière de tenter d'habiter cette « maison commune » et de l'ouvrir au futur ?

1. Frantz Fanon, *Peau noire, masques blancs*. Introduction.

## Daniel Biga

### Montagne, montage

Daniel Biga a publié  
chez L'Amourier :

*Carnet des refuges*  
*Le Chant des batailles*  
*L'Afrique est en nous*  
*Bienvenue à l'Athanée*  
*QUODLIBETS*  
*Mammifères* (livre d'artiste)

## Florence Pazzottu

### *j'aime le mot homme et sa distance*

poème extrait de *Cadrage Débordement*  
(à paraître)

Florence Pazzottu a publié  
chez L'Amourier

*Petite,*  
*La Place du sujet*  
*Le Monde est immense et plein*  
*de coïncidences*

Pour Monia

Montagne. Marcher. Même initiale : aime. M. Magiques.

Alphabet. En toi contenu le son avec le sens. Verbe. Être. Création : monde et mythe. M. Aime. Montagne histoire d'aimer. Continent d'amour. Montagne partout, toujours déborde les frontières: pérou, chili, bolivie, équateur, colombie, argentine...; pakistan, thibet, chine, népal, indes, afghanistan...; cameroun, nigéria, gabon, congo, zaïre, tchad...; italie, autriche, suisse, france, allemagne, espagne, occitanie, catalogne, pays basque... Montagne tu débordes les parti(e)s, les fractions, les opinions, les guerres, les sécessions... comme les langues d'emprunts, dominantes, obligées, et partout les drailles locales roulent dans les gosiers comme sur les flancs caillouteux, ainsi la marche unit les tribus, unit les hommes aux bêtes, les bergers aux troupeaux, les sédentaires aux migrants, les ruminants aux carnivores, les fourragères aux arolles, les éperviers aux tourterelles...

Lettre m – minuscule – monte, monticule, mont, ou – majuscule – M: vallée enclose entre deux Montagnes, sommets. Montagne vivante. Unité de la diversité. Où se retrouvent mieux la mémoire et la pratique des « élémentaires » ou « universaux ».

Montagne ma mémoire: et bien avant Amirat, même, bien avant mon amour d'Amirat (jeux de mots, ami, amiral, émirat, émir et rat... jeune a(d)mirable, Amiras et mirabelle, jeux de miroir et mirer en langue ancienne, et autres vieux dialectes de langue d'oc...). Montagne mémorable magie.

Ma mire. Ma mie. Mon admirable amie. Mon, ton, son, nos, vos, leurs. Ma, ta, sa, nos, vos, leurs. Dans l'exil où j'existe, pas un soir je ne m'endors sans te revoir, sans penser à toi: t'évoquer, t'invoquer. Montagne en moi. Utopie. Utopie.  
Montagne histoire de l'air. Territoire du souffle.

Et à nouveau je marche.

j'accélère  
et j'oblique  
le contrains  
au face à face  
et l'en persuade:  
le plaquage  
est imminent  
soudain sur  
mes appuis  
me déporte  
et cours et  
*débordé*; pris  
de court  
le mot aura  
suivi ou  
l'inverse il  
se peut qu'il  
soit l'attaquant

– je m'en moque / je suis déjà loin!

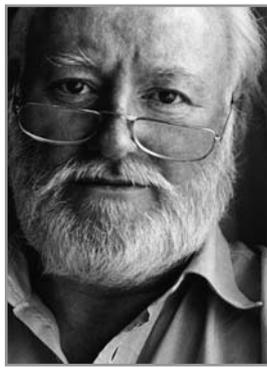
## ENTRETIEN

Alain Freixe avec

## Werner Lambersy

à propos de son livre  
qui vient de paraître :

*Du crépuscule des corbeaux  
au crépuscule des colombes*



**Alain Freixe :**

Werner, quand la poésie nous saute dessus « au coin de la rue (...) n'importe quand », que se passe-t-il pour toi ? Le passage au poème – via l'écriture et ses formes, son rythme – quelle(s) perte(s) implique-t-il ? Qu'est-ce qui se joue dans cet entre-deux ?

**Werner Lambersy :**

Quand la poésie nous saute dessus, dis-tu ! On pense à l'évidence qui brutalement sans qu'on y soit pour rien nous aveugle et ne laisse place à aucune autre chose quelle que soit celle qui nous occupait auparavant. Comment t'expliquer qu'on n'attendait pas, qu'on n'espérait rien et que pourtant on était prêt : elle est là ! Ne répondant à aucune question, à aucun problème, restant sans suite dans sa « toute présence »... imposée sans violence et pourtant impérative autant que le besoin de respirer. Un coup de vent a écarté le rideau de la conscience, de la connaissance et même de l'émotion pour laisser passer un rayon de soleil qui réchauffe la chambre (forte) de l'âme. C'est pourtant furtif, sans durée et noter cet événement essentiel reste du seul pouvoir bien faible du miroir de l'écriture. Il se joue dans cet entre-deux improbable de l'éternité quelque chose qui n'est pas de moi, ni à moi, mais cependant moi tout entier.

**Alain Freixe :**

Venons-en au titre de ce livre, Werner. Tu sais que j'aime toujours questionner sur les titres. Ici, c'est un « tristique » qui devient distique, comment et pourquoi finalement s'est-il imposé à toi ? En cours de route, chemin écrivant ou au final, à la relecture à moins qu'il ne constitue le noyau initial... Quel sens accordes-tu à ce double crépuscule ? À ce chemin du noir au blanc ? Qu'est-ce qui se joue à tes yeux entre « corbeaux » et « colombes » ?

**Werner Lambersy :**

Le titre n'a pas à s'occuper de l'aspect accrocheur, commercial en somme, ce serait pour le poème le placer dans un contexte mortifère. Qu'il ait l'honnêteté minimale

de l'étiquette sur la boîte opaque de conserve suffirait. Il se trouve que sa voix soit multiple : il peut être à la source, au départ d'un souffle dont il n'est que la première respiration avant de plonger ou d'être immergé par la vague où respirer un grand coup avant de revenir à la surface. Il peut aussi trouver sa résolution dans un passage du texte et garder pour la lecture le goût obscur du mystère qu'il contiendrait. Il tient aussi du bonheur qu'on a déjà de tourner un caillou dans la bouche pour en reconnaître la rondeur ou non. Le titre ? Faut-il donc un titre, je n'en sais rien. Si ce n'est qu'à chaque fois c'est le chapeau d'un chapitre dont le plan général de l'œuvre m'échappe. Corbeaux et colombes sont deux couleurs de ce même mot de crépuscule dont l'abat-jour recouvre la courte lampe de chevet de nos vies.

**Alain Freixe :**

*Nous sommes ici à Paris. En ville. Qu'est-ce qui se dit d'elle aujourd'hui pour toi ? La beauté a ici « forme urbaine ». Entre aube – ce trognon qu'on mâche – et couchant – où le « je » vit « sur un banc / la vie butinante / du papillon » – qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui se défait ?*

**Werner Lambersy :**

Je me f... de ce qu'on dit de Paris aujourd'hui (plaque tournante ?) je ne suis concerné en rien : je m'y « ensilence » fort bien et avec bonheur ! J'y vis en citoyen du monde (belge par hasard et sans problèmes existentiels ni nostalgie d'exilé volontaire ; je refuse sans mépris la nationalité française qu'on me propose comme toutes les autres : l'anarchie commence aussi comme ça !) J'ai trouvé de la beauté et de l'horreur urbaine un peu partout, mais j'avoue qu'à Paris, une ville où se promener, je garde un petit goût à part pour sa saveur (peut-être illusoire) de liberté, de gourmandise (sexuelle et culinaire) et d'intelligence (de moins en moins) mais c'est peut-être moi qui avec l'âge (78 !) me radicalise devant son mépris affiché pour tout ce qui n'est pas pouvoir ou argent... Tu trouveras la preuve de ce que j'avance, car j'aime que le poème reste près des choses (Pound) dans ma bibliographie qui ne cesse de tourner autour des endroits que j'ai eu la chance de connaître un peu. J'aime cette poésie innocente qui lorsqu'on découvre un pays peut si on y demeure un jour « donner » un poème ; un an, un livre et si plus, rien du tout ! Mais il n'y a pas de règle : vois Pierre Dhainaut, poète que j'aime et qui n'a pas bougé de Dunkerque !

**Alain Freixe :**

*Qu'en est-il pour toi de la poésie aujourd'hui dans le monde tel qu'il se profile en ses venues et dans ton itinéraire personnel d'homme à plume ?*

**Werner Lambersy :**

Aujourd'hui la poésie ne s'est jamais mieux portée dans le monde (avec des sinusoïdales variées selon l'histoire, mais le global est constant !) Tu sais combien la misère, le malheur, les tragédies des peuples et des guerres ont toujours été son fonds de commerce (les peuples heureux

n'écrivent pas de poésie!) Quand tout va mal, on se raccroche aux poèmes (même et surtout dans les camps, dans les prisons) Sans doute vivons-nous en cela un moment remarquable puisque selon certains le point de non-retour est atteint : celui de l'homme, non de la vie... Autant que les mathématiques et la musique la poésie est un langage universel (même non traduite on « comprend », on « sent »... et Luminet, l'astrophysicien, pour rendre compte de ses recherches, avoue devoir recourir à une prose poétique); le poème sera sans doute notre dernière langue commune ! On n'a jamais tant lu (mal, peut-être ?) que devant les écrans d'ordinateurs; on n'a

jamais autant chanté (même si le commerce a pollué tout cet élan); on n'a jamais autant relu Homère quelle que soit la forme adoptée (BD, film); on a renoncé enfin à prendre la poésie pour un ascenseur social et le poète pour un être remarquable ou un chaman privilégié. Je ne vis pas (ne vivrai jamais) de ma plume mais j'écris bien volontiers d'homme à homme (j'ai failli écrire d'homme à femme tant le lectorat est féminin !) Faut-il rappeler Beckett : « Bon qu'à ça », Cendrars : « Parce que » et quand on me demande pourquoi des poèmes : « Quoi d'autre » si on veut mettre le monde au monde et les hommes dans le monde des hommes...

## Werner Lambersy

édité par L'Amourier

*Petits rituels sacrilèges  
Écrits sur une écaille de carpe*

*Je me noie*

*Échangerai nuits blanches contre soleil même timide*

*Parfums d'apocalypse*

*Toute mémoire a son étang de carpes, refuge où s'assourdisent les violences du monde puisque Le fond de l'eau est un abri, / le fond du ciel, une inquiétude.*

L'aventure de Werner Lambersy chez L'Amourier s'inscrit, dès le début, sous le signe de l'eau car *chacun est unique mais l'eau et le monde sont un*. On commence par les *Petits rituels sacrilèges*, publiés en 1997, où le poète invente des épousailles, des relevailles tendres où *Naître n'est pas un crime, bien que souvent on le croie et qu'on le fasse croire, pourvu qu'on naisse deux fois. Une fois pour soi, et une pour les autres*. Dans l'eau du bain que chaque couple doit se donner mutuellement, la peau sera gage de vérité et d'amour.

*Écrits sur une écaille de carpe* (1999), dessine un monde enveloppant, comblant tous les désirs, une matrice originelle : *Dans la musique de l'eau, / même en dormant*, que chante Lambersy sous forme de distiques à la sagesse orientale. Bain, eaux de pluie, étang... Toutes les eaux ! Aucune ne saurait être rejetée par ce poète de l'abondance, de l'extension : *Nos eaux douces se mêleront aux eaux amères de l'océan*, écrit-il sous les dessins érotiques de Sarah Kaliski (*Je me noie...*, 2001). Les eaux savoureuses du corps, de *la lande inondée*, celles qui *auront dansé pour toi la danse des sept voiles*, la rivière des cheveux... Il faudrait pouvoir y jubiler toujours, bouche abreuvée de plaisir, ou en carpe mystique, sereins face au monde à construire ou à contempler.

C'est impossible : *Pas de plaisir sans l'arrière-goût douloureux de la mort*. L'inquiétude de Werner Lambersy est plus

apparente dans les tercets en noir et blanc de *Échangerai nuits blanches contre soleil même timide*, 2004. L'homme – en tout cas Lambersy – *peut atteindre le plaisir sans jamais éteindre la douleur*. Et sans perdre son humour puisque *L'embâcle du poème / ne doit pas laisser croire / qu'on marche sur les eaux*. La lucidité constituera la limite de l'eau qui nous sauve la vie sans empêcher la mort, et pire encore : *Le propre de l'Homme est d'avoir inventé la torture*. Le poète n'est pas homme à se taire devant les fosses communes, passées ou à venir.

Les récits de *Parfums d'apocalypse*, publiés en 2006, montrent pourquoi l'étang aux carpes est réduit à la portion congrue dans notre mémoire, congrue mais vitale. Tour à tour ginkgo – ou son gardien –, ermite, menhir, le poète rêve et pleure : *Suis-je encore qui je suis, qui j'étais ? Il pleut et je regarde ce qu'il n'y a pas à voir, ce qu'il n'y a jamais à revoir, mais je m'obstine*. S'obstine et menace : *Si je vous dis tout cela, c'est qu'un jour très ordinaire on pourrait bien venir vous chercher. Vous*. Alors ce serait le retour de l'apocalypse, des massacres, des crues, des inondations quand *Silencieux, nous ramions avec une sorte de rage blanche aveuglée par l'horreur après avoir traversé le siècle par les égouts de l'histoire*.

Laissons-nous appeler par la voix puissante, lucide et humble de Werner Lambersy, la paix de l'eau est à ce prix.

Françoise Oriot

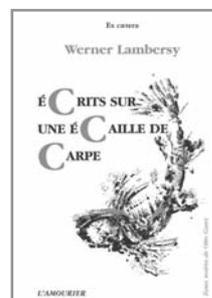
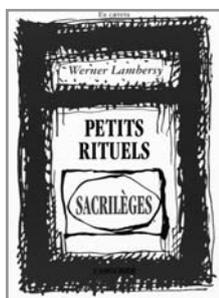
*Petits rituels sacrilèges*, collection Ex-caetera, éd. L'Amourier, 8,40 €

*Écrits sur une écaille de carpe*, collection Ex-caetera, éd. L'Amourier, 10,70 €

*Je me noie*, collection Ex-caetera, éd. L'Amourier, 11,50 €

*Échangerai nuits blanches contre soleil même timide*, col. D'Aventures, éd. L'Amourier, 12 €

*Parfums d'apocalypse*, collection Thoth, éd. L'Amourier, 12,50 €



# Primitifs en position d'entraver

Tieri Briet

Photographies: **Alice Sidoli**

collection Thoth, éditions L'Amourier



Parce que hier n'est jamais totalement venu, parce que comme disait l'autre « c'est le fonds qui manque le moins », il est de tradition pour notre *Basilic* de tourner son regard vers les livres du catalogue afin de remonter dans notre actualité ce qui reste notre présent le plus brûlant : le livre de **Tieri Briet** est de ceux-là.

Dès 2006, Tieri Briet accueillait dans son écriture la douleur de ces « familles égarées (...) en train de renoncer à la folie de s'en aller » qui finissent par habiter « les contrebas » et déjà ces autres qui cherchent à passer avec « pas d'effroi, pas de feu, rien que se taire et la tentative d'immigrer. »

Ce livre composé de 33 textes est rythmé par les reproductions de 16 photographies d'**Alice Sidoli**, images de ports, de docks vides, de terrains vagues, de lieux excentrés, désertés. Ce livre s'ouvre sur l'image d'une entrave, corde abandonnée au sol, sur des filets, autant de signes d'emprisonnement. Ils disent notre monde, ce « sac de nœuds » qui pèse à nos épaules.

Tieri Briet est de ceux qui comme le poète tchèque Jan Skacel vont « pieds-nus dans le cœur ». C'est ainsi que l'on peut sentir la terre – herbe, rosée et pierres – et y tracer quelques chemins d'audace car des pieds à la main, parfois il n'y a qu'un pas, une remontée de sensations, fleurs sauvages qui dans l'écriture viennent déclore leur vie. Déclosion comme désentravement. Comme ouverture et retour à un état natif de la langue. De même que les primitifs taillaient leurs silex à force de patience et de travail, de même Tieri Briet taille le silex qu'est la langue comme s'il s'agissait pour lui de retrouver une langue d'avant la langue, une langue au plus près des sensations, du vivre.

Désentravée de toutes ses pesanteurs Tieri Briet la lance, tel un grappin, à l'assaut de tous les murs du monde. Il sait retrouver l'amitié primitive de la main sur la pierre, le courage des enfants, leurs attentes patientes. Et c'est notre place dans le monde qui nous est rendue. Pierres vives au milieu des broussailles et des mousses.

Ainsi c'est une parole neuve, inouïe, « un récit en hébreu » ou du « charabia salopé » diront les maîtres du discours dominant, une parole contre les paroles, une parole qui tient contre tous les mauvais vents que ne peuvent défaire les préjugés, les clichés, les haines que l'on entend dans ce livre.

Au plus près d'elle-même, de son état naissant, la parole de poésie est en « position d'entraver » notre avancée folle vers ces nuits sans lune désertée de tout noir – notre « impossible vivant » – ces nuits aux lumières aveuglantes des villes quand ce n'est pas celles de ces projecteurs mobiles qui traquent les lieux précaires où se réfugie une vie en alarme. Entraver et donner sa chance à une autre lumière.

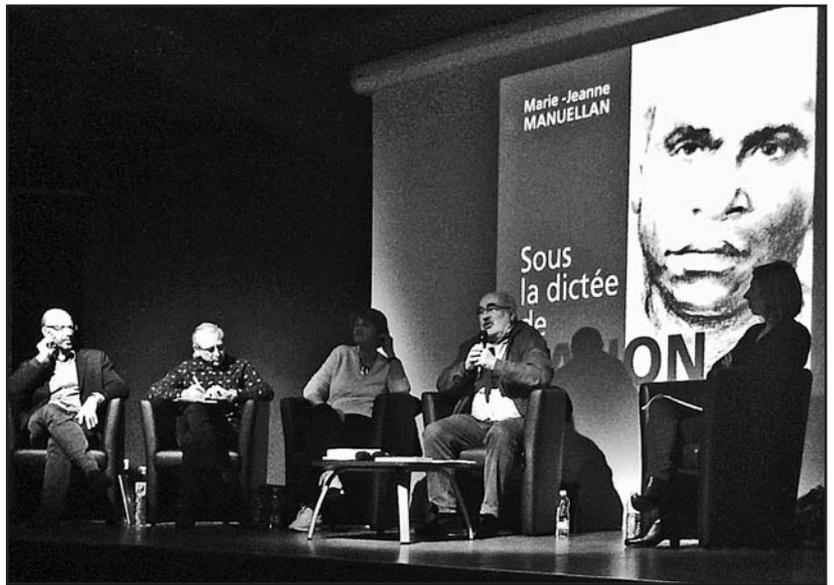
Dans ce livre Tieri Briet est, selon moi, au plus près de ce qu'avec Pierre Reverdy nous aimons entendre sous le nom de poésie, cette parole qui serait comme la « manifestation du besoin irrépissable de liberté qui est dans l'homme ».

Alain Freixe

*Primitifs en position d'entraver*, éd. L'Amourier, 9,90 €

## Fanon l'indis-pensable

Lorsque vous organisez un événement et que vous devez refuser du monde, faut-il s'en attrister ou s'en réjouir ? Ce fut notre dilemme le dimanche 18 novembre, au troisième jour de nos VOIX D'HIVER consacrées à Frantz Fanon, lors de la projection du film de Hassane Mezine : *Fanon hier, aujourd'hui* au cinéma Mercury, à Nice. Et cette affluence (oui, d'accord, ce n'était pas une salle de mille places !) ne faisait que confirmer l'accueil fait à notre initiative à chacune des manifestations organisées. Et pourtant ! Plus d'une fois nous sommes demandé si Frantz Fanon, sa pensée, ses questions, pouvaient être audibles à Nice. La réponse la plus ferme nous fut apportée par de jeunes étudiantes qui participèrent à la plupart des rencontres. Il y avait une faim de connaître cet homme, sa pensée. Bien que consistantes, les belles interventions au Mamac de nos invités, Magali Bessone, Jean Khalfa, Fatima Doukhan, Alain Abrieu, conduites avec une belle attention par Joël Clerget, étaient pour beaucoup une mise en bouche, en faim, un désir d'aller plus loin. Un plus loin que désignaient, chacune à leur manière, les personnes que Hassane Mezine était allé interroger à travers le monde. Militants, activistes, intellectuels, chacun de dire comment Fanon valait pour eux par la manière avec



certaines matins). Comprendre le monde pour le transformer. Le vieux Marx ne disait pas autre chose. Ce que nous avons expérimenté pendant ces trois jours, c'est le travail que pouvait faire en nous les textes de Fanon. Avec une simplicité émouvante, un des auditeurs de ces rencontres n'a pas craint de reconnaître que Fanon lui faisait découvrir le raciste qui, à son insu, était en lui. Fanon nous démasque. Quelles que soient notre histoire et la couleur de notre peau. Mais, nous démasquant, il ne nous met pas sous le reculoir d'une culpabilité invalidante, il nous pousse à faire de ce dévoilement l'objectif d'un travail, d'un combat. Dans *Sous la dictée de Fanon*, Marie-Jeanne Manuellan parle de la capacité d'écoute de Fanon auprès des malades, ce que Tosquelles, auprès de qui il apprit l'essentiel de sa pratique psychiatrique, appelait « poésie ». C'est bien cette écoute de l'autre qu'il nous faut mettre en œuvre. Cette vigilance. Face aux temps froids et durs qui nous sont assignés, c'est de cette vigilance que dépendra la possibilité de voir émerger d'autres

« Ô mon corps, fais de moi toujours un homme qui interroge. » Cette phrase – la dernière de *Peau noire, masques blancs* – est revenue en leitmotiv au cours de ces journées. C'est de cette manière d'interroger le réel que témoignaient, chacune à leur manière, l'exposition des œuvres de Rico Roberto à la Librairie niçoise et les textes des poètes africains et antillais convoqués lors de la soirée à La Passerelle, poussés, accompagnés hors des bouches des lecteurs que nous étions par le souffle du saxophone de Jean-Marc Baccarini.

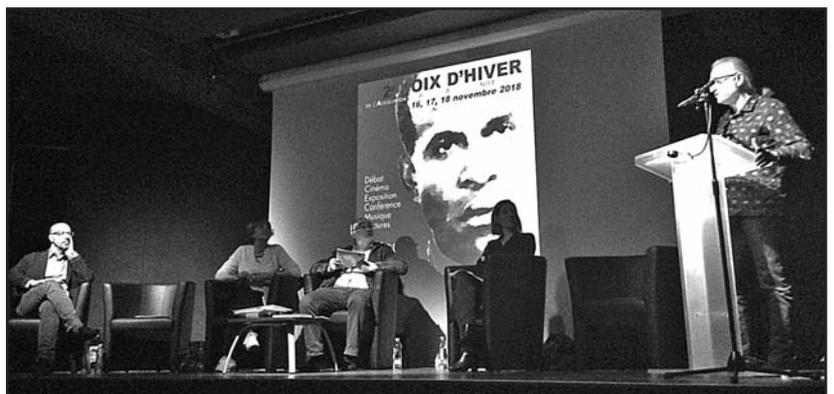
Fanon, le guerrier silex, ouvrait en nous l'amorce de chemins qu'il nous appartient de ne pas laisser en friche.



laquelle ses écrits aiguillonnaient leur propre combat. Tous mettaient en avant de leur réflexion et de leur action la célèbre phrase de Fanon :

*Chaque génération doit dans une relative opacité découvrir sa mission, la remplir ou la trahir.*

Se confronter à la pensée de Fanon ne peut qu'être vain si ce n'est pour faire naître un agir dans l'espoir d'un changement à venir (espoir il est vrai difficile à mettre en branle



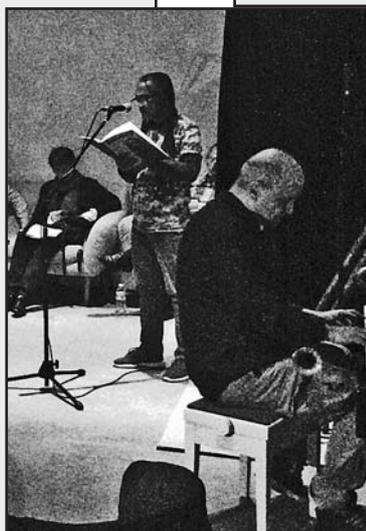
## AU-DELÀ DU CORPS COLORISÉ

### Extrait de l'intervention de Magali Bessone

On peut, grâce à Fanon, penser comment nous sommes des sujets politiques par nos corps mais également parce que nous pouvons nous libérer de nos corps assignés à des catégories.

Chez Fanon, la couleur noire n'est pas simplement perçue ou subie passivement, elle est décrétée comme telle: on ne perçoit que ce qu'on a appris à voir, selon les modalités publiques de la perception qui sont celles de la société raciste qui anticipe à quoi doit ressembler un homme noir et comment il doit se conduire. Or pas plus que le Blanc n'est blanc, mais « rose » ou « jaunâtre », ou beige, le Noir n'est noir – « le nègre n'est pas. Pas plus que le Blanc », écrit Fanon « en guise de conclusion » de *Peau noire, masques blancs*: on peut (c'est possible et légitime) vouloir « que cesse à jamais l'asservissement de l'homme par l'homme », « vouloir l'homme, où qu'il se trouve » car on peut apprendre à voir autrement, à voir indépendamment des couleurs assignées. On peut, au lieu de réduire un humain à sa peau, apprendre à voir la peau comme un masque et « découvrir » l'homme qui en est recouvert. [...] Le noir n'est pas seulement, et sans doute pas d'abord, une couleur, mais bien un statut social, politique, économique; c'est que la valeur assignée au noir et au blanc est imputée, historiquement déterminée mais axiologiquement arbitraire, et jamais parfaitement naturalisée. Il nous revient de nous défaire de nos évidences et « d'interroger » (c'est le dernier mot de *Peau noire, masques blancs*) nos situations historiques.

Nous en avons le pouvoir, et c'est ce pouvoir que Fanon nous demande d'engager.



## DE LA VIGILANCE

### Extrait de l'intervention de Jean Khalifa

On s'aperçoit vite que la manière dont Fanon a fameusement décrit l'aliénation générée par le système colonial s'inspire de sa compréhension intime de l'aliénation produite par l'enfermement psychiatrique. Quant aux traitements proposés, méthodes de choc pour déconstruire les personnalités pathologiquement reconstruites suite à un trouble neurologique, suivis d'un processus de psychothérapie par resocialisation (ou socialthérapie) au sein d'une société réinventée entièrement dans l'hôpital, ils correspondent à sa description du processus de la lutte révolutionnaire par où un peuple retrouve sa responsabilité dans le choc puis l'organisation de la résistance et du combat. Le concept fondamental de cette pensée, celui de vigilance, meut la réflexion dans les deux domaines: vigilance des thérapeutes contre la tendance à naturaliser la maladie mentale, à faire des malades des cas inscrits dans des catégories générales et à exercer un pouvoir sur eux; vigilance des mouvements révolutionnaires contre le culte des leaders et des dirigeants qui, dans la plupart des processus de décolonisation d'où le peuple a été exclu, se coulent dans le moule du colonisateur, mais cette fois au nom de l'identité ou de la religion, et non plus de la raison.

## LA MISSION DE CHAQUE GÉNÉRATION

### Extrait de l'intervention de Fatima Doukhan

En relisant la célèbre phrase de Fanon: *Chaque génération doit dans une relative opacité découvrir sa mission, la remplir, ou la trahir*, me revient le souvenir d'une rencontre à Aubervilliers organisée par des jeunes issus de l'immigration maghrébine. C'était dans les années 80 après la marche pour l'égalité, initiée par ces mêmes jeunes. Il y avait dans la salle de nombreux jeunes militants du champ associatif. Au moment de la discussion, ils prirent la parole et à tour de rôle ils se mirent à fustiger l'attitude de leurs pères. Attitude qu'ils jugeaient peu courageuse. D'aucuns même disaient: « Ils ont courbé l'échine et ils n'ont pas défendu leurs droits ici en France ». Ces propos m'ont paru d'une rare violence, alors je me suis permis ce que les psychanalystes nomment « interprétation sauvage » – et à ma façon je rejoignais Fanon –, je leur dis: « Vos pères ont tout fait pour aider à la libération du pays et le plus souvent au péril de leur vie. Il vous appartient à vous, puisque c'est ici que vous êtes nés, que c'est ici que vous avez choisi de vivre, d'occuper toute la place qui vous est due ». La discussion prit alors un autre tour beaucoup plus constructif pour eux.

## ADHÉSION 2019 à l'ASSOCIATION DES AMIS DE L'AMOURIER

En parcourant ce *Basilic* « papier », vous avez pu vous rendre compte de ce que l'Association a réalisé cette année, grâce à vous, à votre présence et/ou à votre soutien.

Les 2<sup>e</sup> VOIX D'HIVER ont été très différentes de la première édition et, nous semble-t-il, tout aussi réussies. C'est une vraie satisfaction pour une petite association comme la nôtre d'avoir mené cet ambitieux projet : convier à Nice, dans de beaux lieux de culture, des passionnés de littérature, de débats, d'art.

Cela sans renoncer, bien sûr, aux actions menées depuis longtemps : aide à la présence sur les salons de L'Amourier éditions et organisation de lectures/rencontres, dont celles des VOIX DU BASILIC à Coaraze. En 2019, elles auront lieu les 24, 25 et 26 MAI.

Vous le savez bien : nous ne pouvons pas continuer sans vous et vous appelons à renouveler votre adhésion pour 2019.

Avec les amitiés du bureau de l'Association,

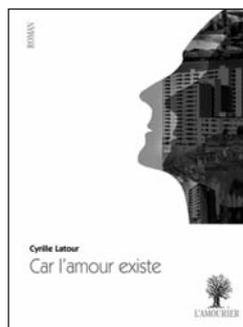
Françoise Oriot

\* Le bulletin d'adhésion 2019 est joint à ce *Basilic*. Sachez qu'en étant adhérent, vous bénéficiez d'une réduction de 10% sur tout achat de livres.

## OFFREZ DU SENS, OFFREZ DES LIVRES !



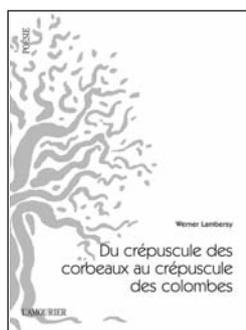
Florence Pazzottu



Cyrille Latour



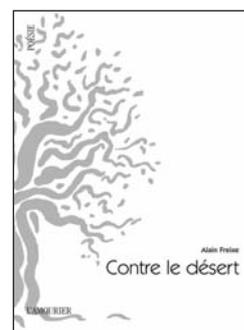
Christophe Bagonneau



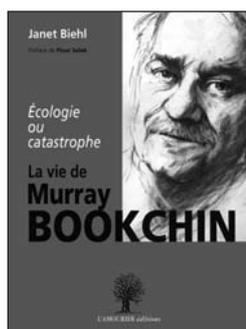
Werner Lambersy



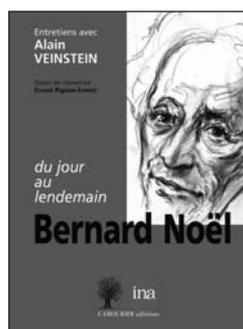
Daniel Biga



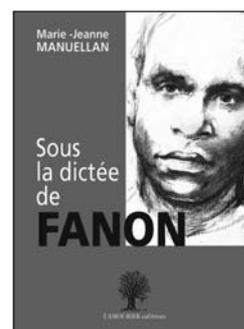
Alain Freixe



Janet Biehl



Bernard Noël



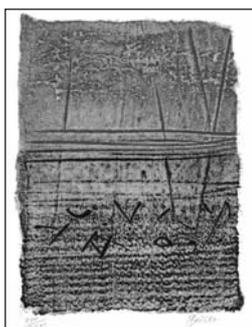
Marie-Jeanne Manuellan

## POUR LES AMATEURS DE BIBLIOPHILIE

Vient de sortir un tiré à part à 30 exemplaires du dessin réalisé par Ernest Pignon-Ernest pour la couverture du livre *Bernard Noël, du jour au lendemain*, accompagné d'une citation manuscrite par Bernard Noël. Voir la description sur le site [amourier.com](http://amourier.com).



Vous pouvez découvrir les titres de cette collection sur le site [amourier.com](http://amourier.com) dans l'espace "Livres d'artiste et tirages de tête".



*La Vie en désordre* de Bernard Noël, enrichi d'une gravure d'Henri Baviera



*Le Chant des batailles* de Daniel Biga, enrichi d'une gravure d'Ernest Pignon-Ernest

### Le Basilic

gazette de  
L'Association des Amis de L'Amourier  
5, rue de Foresta - 06300 - Nice

est publié par l'AAA

dont l'action est soutenue par la Ville de Nice et la Commune de Coaraze.

### Comité de rédaction

Michel Séonnet  
Alain Freixe  
Marie Jo Freixe  
Bernadette Griot  
Alain Guillard  
Martin Miguel  
Raphaël Monticelli  
Françoise Oriot  
Benjamin Taieb  
Maquette : Bernadette Griot

### L'Amourier éditions

1, montée du Portal  
06390 - COARAZE

Tél : 04 93 79 32 85

[amourier.com](http://amourier.com)  
*l'amour des livres*